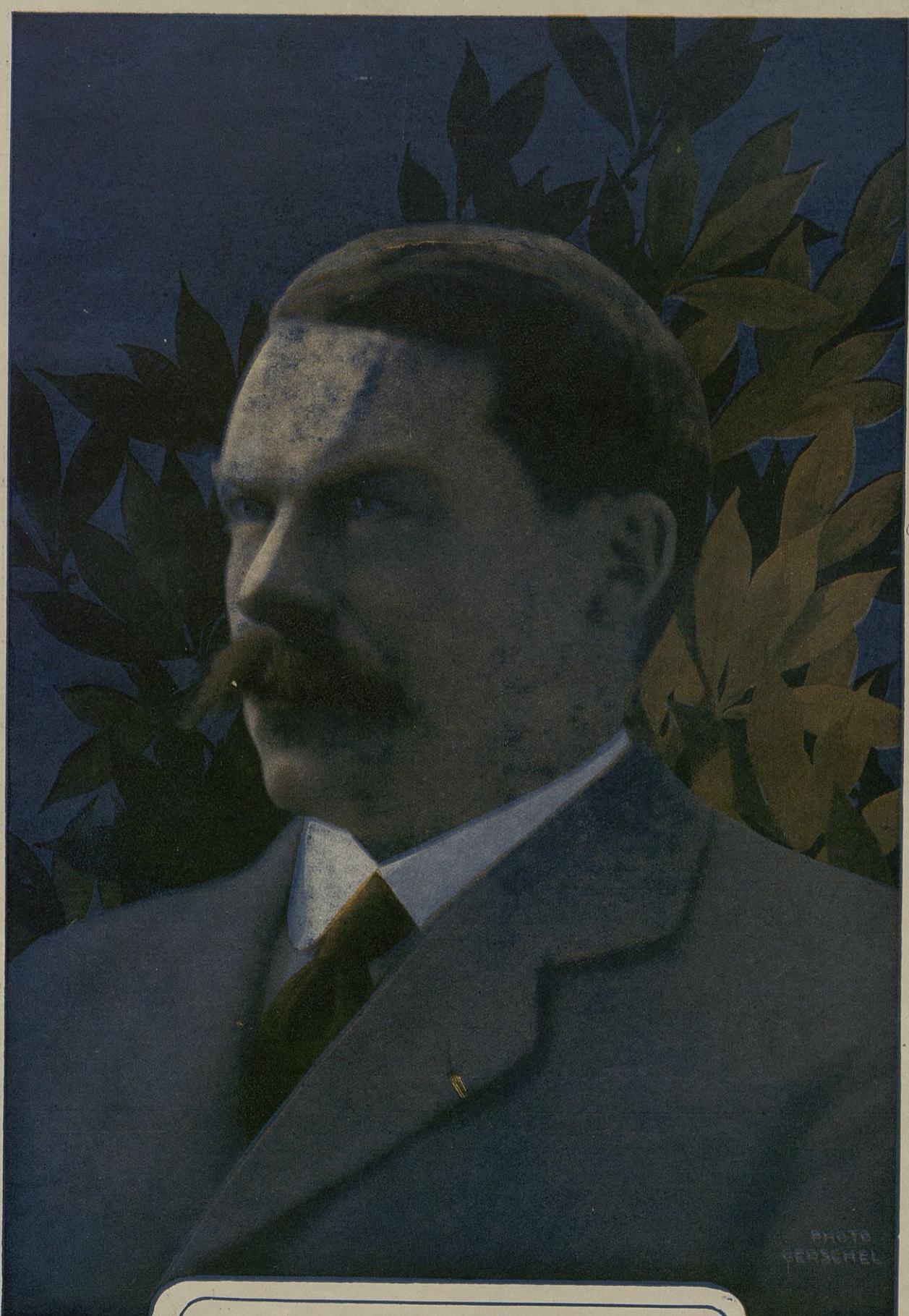


4^e Année - N° 162.

Le numéro : 25 centimes

22 Novembre 1917.

LE PAYS DE FRANCE



Daniel Vincent

Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 20

LA PROCESSION DU LORD-MAIRE A LONDRES



La traditionnelle « procession du lord-maire » a eu lieu à Londres le 9 novembre. Cette fois, au grand enthousiasme de la population, les parades historiques qui formaient d'ordinaire le cortège avaient fait place à des groupes rappelant la guerre. En voici quelques-uns. En haut, des tomies conduisent un gros canon pris aux Boches ; au-dessous, à gauche, une équipe de « munitionnettes » ; à droite, des ouvrières agraires portant leurs outils et précédant une immense gerbe de blé. En bas de la page, un tank qui fut très admiré.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 8 au 15 Novembre



ES troupes britanniques continuent à développer leurs succès en Flandre, mais le mauvais temps a beaucoup gêné leurs opérations. Après avoir effectué divers coups de main préparatoires, nos alliés ont déclenché, le 10, une nouvelle attaque dans la région de Passchendaele : elle affectait un front d'environ 2 kilomètres de part et d'autre de la route de Passchendaele à Westroosebeke. Sous une pluie battante, Britanniques et Canadiens atteignirent leurs objectifs, d'une part, en direction du nord le long de la crête principale, d'autre part, le long de la pente ouest de cette crête. L'opération a donné aux Anglais des résultats que de violentes contre-attaques ont cherché inutilement à leur enlever. La principale, qui a eu lieu le 14, le long de la route de Westroosebeke, a été précédée d'un bombardement de grand style. L'infanterie boche n'a été lancée sur les positions à reprendre qu'après vingt-quatre heures de canonnade. Cependant tous les efforts de l'ennemi ont échoué. Les Anglais occupaient, après leur nouveau succès, l'éperon de Grondberg : c'est le point le plus élevé de la crête, après Passchendaele ; son altitude est supérieure à celle du môle de Westroosebeke. Là ils étaient au nord de Passchendaele et à l'est de la forêt d'Houthulst, dont l'encerclement, comme on le voit, se poursuit sûrement, quoique avec une lenteur dont les éléments sont seuls coupables. Il reste encore à nos alliés à conquérir le reste de la crête de Passchendaele : c'est l'affaire de quelques jours ; ils domineront alors complètement, par l'est, cette fameuse forêt dont les lisières sud et ouest sont déjà occupées par leurs troupes ou par les nôtres.

L'action la plus intéressante que nous ayons vu se produire sur le front français est une attaque exécutée par nos troupes, le 7, en Haute-Alsace, au Sconholz, nord-ouest d'Altkirch. Nous avons infligé là de fortes pertes aux Allemands, et de plus nos hommes leur ont enlevé cent vingt prisonniers et un matériel important. À la suite de ce fait d'armes le secteur est resté assez agité : le 9, un de nos détachements, opérant au sud d'Altkirch, a fait une incursion dans les tranchées de l'ennemi au nord-ouest de Bisel, dans la région de Seppois : nos soldats ont exploré les positions, détruit des abris, capturé du matériel, après quoi ils sont rentrés sans pertes dans nos lignes. Une opération analogue a eu lieu dans la même zone, le 10, avec un égal succès. Pour tâcher de ne pas rester sur ces échecs, les Boches ont déclenché, le 11, une assez forte attaque contre le « Vieil-Armand ». Malgré la préparation d'artillerie à laquelle ils s'étaient livrés et le bel élan de leurs troupes qui ont soutenu un violent combat corps à corps avec nos poilus, leur initiative a échoué. Ils n'ont pas été plus heureux dans une tentative, le même jour, au Reichaker.

Parmi les autres secteurs, celui de la Meuse a été le plus animé. Les batteries ennemis continuent à s'évertuer contre nos positions de la rive droite ; mais sur les deux rives il y a eu de fréquentes rencontres de patrouilles, des essais de coups de main : le tout a tourné à notre avantage. Deux attaques en règle, c'est-à-dire précédées de bombardement, n'ont procuré aux Boches qui les ont tentées que des pertes. L'une a eu lieu au bois Le Chaume, l'autre en Lorraine, région d'Arracourt, le 9. Par contre nos soldats ont réussi quelques petites opérations dans ces secteurs, notamment, le 14, au bois Le Chaume. A signaler quelques autres petits succès de notre infanterie en Argonne, au bois d'Avocourt, le 9 ; à la Neuville le 10 ; en Woëvre le 11 ; et enfin en divers points, de Saint-Quentin à Berry-au-Bac le 14. Ce même jour, en outre, à l'ouest du mont Cornillet, un de nos détachements répétait l'affaire du 9 à Bisel-Seppois, en procédant de la même façon et avec le même brio et le même bonheur.

Dans la région de l'Aisne et en Champagne tout s'est passé entre canons : cependant quelques coups de main essayés par l'ennemi dans la région de Saint-Quentin et de Reims, le 7, ont échoué et ont occasionné des pertes assez lourdes aux assaillants.

A la suite des événements d'Italie les représentants des principaux Etats alliés se sont réunis à Rapallo où ils ont conclu un pacte, en vertu duquel a été

créé un « conseil supérieur de guerre de l'Entente », dont le siège est à Versailles et qui a pour but de coordonner l'action politique et militaire des alliés afin de réaliser effectivement l'unité des fronts et la coordination des efforts de toutes leurs armées. Ce conseil siégera en permanence : toutes les nations alliées y seront représentées.

Le ministère Painlevé a été renversé le 13 novembre par la Chambre ; il avait été constitué le 13 septembre : il a donc duré deux mois.

L'OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE CONTRE LES ITALIENS

La retraite italienne a fini par s'arrêter sur la Piave dont le cours offrait à nos alliés une ligne défensive assez sérieuse. Il s'agissait pour eux de se reformer et d'attendre la fin de l'arrivée des contingents que la France et l'Angleterre ont commencé à leur envoyer dès le début de leurs revers. Les Italiens ont dû abandonner tous les secteurs qu'ils occupaient dans les montagnes. Au 11 novembre, d'une manière générale, leur front était limité par la rive droite de la Piave depuis son embouchure jusqu'à environ la hauteur d'Asiago. Les Austro-Allemands poursuivaient leur offensive sur quatre fronts principaux : celui de la Piave inférieure (général Boroevic) ; celui de la Piave supérieure (général von Below) ; celui du Trentin oriental (général Krobatin) ; celui du Trentin occidental (maréchal Conrad). Ces généraux ont une cinquantaine de divisions sous leurs ordres. À la date du 14 de violents combats se livraient tout au long de la Piave que l'ennemi n'était pas parvenu à forcer. Il faisait de grands efforts pour enfonce le passage de la Piave inférieure par où il pouvait atteindre promptement Venise ; le 14 quelques-uns de ses éléments avaient pénétré dans la zone marécageuse entre la Piave et Vecchia-Piave, où ils étaient contenus. Un autre gros effort avait été tenté contre les Italiens dans le Trentin. L'ennemi cherchait à déboucher en direction de Vicence et de Padoue : les Italiens parvenaient, le 13, à l'arrêter sur le plateau d'Asiago où le 14 on signalait un flétrissement de leur ligne.

Un remaniement important a été effectué dans le haut commandement italien. Le généralissime Cadorna ayant été désigné pour représenter l'Italie dans le nouveau comité de guerre interallié, il a été remplacé, comme chef d'état-major général, par le général Diaz qui, tout récemment, s'est distingué à la tête d'un corps d'armée sur le Carso : il a participé à la guerre de Tripolitaine.

Quant aux troupes envoyées par le gouvernement français, elles sont sous les ordres du général Fayolle.

NOTRE COUVERTURE

M. DANIEL VINCENT

Né à Bettechies (Nord) le 31 mars 1874, ancien professeur à l'Ecole normale de Douai, M. Daniel Vincent a été élu pour la première fois, aux élections générales de 1910, député de la troisième circonscription d'Avesnes ; réélu en 1914, il s'est spécialisé depuis le début de la guerre dans les questions d'aviation. Délégué par la commission de l'armée pour inspecter les services de la cinquième arme, il fit un rapport documenté qui lui valut d'être appelé, en mars 1917, à prendre la direction de l'aéronautique militaire dans le cabinet Ribot. Il y réalisa d'intéressantes réformes.

Lorsque M. Painlevé constitua son ministère, le 13 septembre dernier, M. Daniel Vincent devint titulaire du portefeuille de l'instruction publique. Il s'appliqua à reconstituer l'armature de notre enseignement primaire et de notre enseignement secondaire bouleversée par trois ans de guerre. Lors de la mort de Guynemer il fit commémorer le glorieux aviateur dans toutes les écoles de France et le célébra lui-même dans un très beau discours au lycée Louis-le-Grand.

VOIR CI-CONTRE

**le Règlement complet de notre Grand Concours
AVEZ-VOUS COMPRIS?**

LA BATAILLE DES FLANDRES⁽¹⁾

LA LUTTE POUR LES CRÈTES (Septembre-Novembre 1917)

Par le C¹ BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major

Au 21 septembre la ligne des armées anglo-françaises s'étendait de Draibank au sud-ouest de la forêt d'Houthulst à la ferme Rose, à 500 mètres au sud de Poelcappelle, puis suivait une direction jalonnée par la ferme Québec, la ferme Foker, le hameau de Zevenkote ; elle traversait la partie sud du bois du Polygone qui avait vu les grosses luttes de l'armée canadienne ; enfin elle s'infléchissait vers Velhoets et allait rejoindre à Hollebeke les anciennes tranchées de l'armée anglaise.

Dans son ensemble cette ligne formait donc saillie sur la direction générale du front de défense ; on a appelé cette saillie « la hernie d'Ypres ». L'avance méthodique de l'armée anglaise tendait à augmenter le développement de cette hernie, mais dans leur progression vers l'est les troupes alliées allaient se buter sur un léger renflement du sol qui, à cet endroit du pays, forme ligne de partage des eaux.

Dans ce terrain particulièrement plat et sillonné de canaux, une simple ondulation forme bourel important ; c'est une crête qui emprunte un grand intérêt au fait qu'elle procure le commandement du sol et la facilité des observations dans le pays ; aussi la légère ligne de hauteurs qui court entre Gheluvelt et Passchendaele d'une part, celle qui s'étend de Poelcappelle à Dixmude d'autre part, forment toutes les deux les crêtes que l'ennemi voudra garder à tout prix pour la conquête desquelles les armées alliées vont livrer les assauts des 26 septembre, 4 octobre, 5 novembre ; à cette dernière date, l'armée anglaise aura atteint et dépassé Passchendaele : elle sera donc arrivée à son but.

On doit signaler d'une façon toute particulière la méthode, la ténacité, la continuité des efforts que les armées alliées auront à déployer durant toute cette période de lutte ; qu'on n'oublie pas le terrain sur lequel se déroule ce puissant drame : au milieu d'une plaine basse, humide, coupée de canaux, dont le sous-sol, à peine à un mètre de profondeur, présente tout de suite des infiltrations dues aux cours d'eau voisins, et ne peut être utilisé dans l'établissement de tranchées et d'abris ; nos soldats souvent couverts de boue, de fange limoneuse, n'ayant aucun abri sec, et supportant encore la rigueur du temps pluvieux d'automne, ont dû montrer une force d'énergie et d'endurance au-dessus de tout éloge. L'ennemi, retranché de longue date, abrité dans les seules ondulations du sol qui existent dans cette partie du terrain, a pu soutenir durant des mois la lutte qu'on lui imposait ; à la fin, vaincu, il a dû abandonner ces crêtes comme il avait dû déjà le faire en Artois lors de l'assaut de Vimy. Il a été rejeté sur la route de Roulers, dans cette plaine dominée actuellement par les armées anglo-françaises.

L'OFFENSIVE DU 26 SEPTEMBRE

Les batailles des 31 juillet et 20 septembre avaient été deux succès pour les armées britanniques. Elles avaient en effet gagné du terrain vers l'est, avaient refoulé l'ennemi vers la ligne des crêtes et lui avaient tué un chiffre respectable de soldats ; de plus, les nombreux prisonniers faits au cours de ces batailles venaient s'ajouter aux prises ; c'était bien l'application constante du principe anglais dans la bataille moderne : « User l'adversaire et lui tuer du monde ».

Ce principe va être mis en action durant les mois suivants avec une inlassable volonté.

A peine remis de la secousse qu'ils avaient reçue le 20 septembre, les Allemands se voient de nouveau abordés sur un front de près de 12 kilomètres le 26 septembre au matin. A 9 h. 30 du matin l'attaque anglaise se déclenche à l'est de Saint-Julien, dans la direction du ruisseau de Hannebeke ; au centre elle donne tout son effort sur le village de Zonnebeke qui est enlevé dans la soirée ; enfin, au sud, vers le bois du Polygone, une lutte sévère est entamée pour la conquête de ce bois, que l'ennemi défend avec acharnement. Le 26 septembre au soir la nouvelle ligne de front anglaise passe par la ferme Wurst, se continue sur la lisière est du village de Zonnebeke et englobe presque la totalité du bois du Polygone. C'était une avance de 1.600 mètres environ sur un front de près de 12 kilomètres. Le nombre des prisonniers dépassait 1.600 hommes valides.

LES OFFENSIVES DU MOIS D'OCTOBRE

Ces succès répétés sur le front des Flandres, à de si courts intervalles, devaient inquiéter sérieusement l'ennemi, qui résolut à passer lui-même à l'offensive pour reprendre ce terrain précieux qui entourait les lignes de hauteurs formant sa suprême défense.

Cinq divisions ennemis se préparèrent donc à fournir cette attaque projetée, mais l'armée britannique ne leur laissa point le temps et, les devançant, podusit, le 4 octobre au matin, son offensive sur tout le front de Langemarck, au nord, jusqu'à Tower-Hamlet, au sud, soit sur une ligne de plus de 12 kilomètres. L'ennemi, quelque peu déconcerté et surpris par cette attaque imprévue, recula dès le début de l'action, aussi l'avance anglaise fut-elle rapide dans la matinée. Poelcappelle fut pris ; au centre, sur la voie ferrée de Roulers, le hameau

de Gravenstafel fut occupé par les troupes australiennes ; enfin, au sud, dans la direction de la route de Menin, on arrivait aux abords mêmes de Gheluvelt. Le nouveau bond en avant de l'armée britannique lui avait fait gagner 1.700 mètres de profondeur sur presque tout le front ; de plus, on avait capturé 4.446 prisonniers dans cette seule journée du 4 octobre ; si on ajoutait le chiffre des tués et des blessés on pourrait dire que l'offensive du 4 octobre avait été pour nos alliés une brillante victoire.

A peine terminée, la bataille du 4 reprenait le 9 octobre, nos alliés ne laissant aucun repos à l'ennemi profondément ébranlé ; c'était la cinquième offensive depuis un mois. L'attaque, cependant, prenait un plus grand développement par suite de l'entrée en ligne de l'armée française, sous les ordres du général Anthoine, qui prononçait sur la forêt d'Houthulst son mouvement de pression courant en même temps toute la gauche anglaise dans son avance vers Passchendaele.

A 5 h. 30 du matin, sur tout le front des alliés l'assaut se déclenche. Dans le secteur français, le terrain fangeux et traversé par les canaux du Broenbeck n'arrête pas l'élan de nos troupes ; dans le secteur anglais la poussée des régiments australiens amène les têtes de colonnes jusqu'au pied des hauteurs formant rideau sur la cuvette de Roulers. Des deux côtés la lutte fut sévère et, au soir du 9 octobre, les armées alliées, après un gain important de terrain, ramenaient en arrière de leurs lignes 2.000 prisonniers valides.

La bataille des Flandres ne devait pas cesser : elle se ranima le 22 octobre et fut menée encore par les deux armées alliées, au nord-est d'Ypres, le 26 octobre.

LA BATAILLE DU 6 NOVEMBRE

« Passchendaele doit être tenu à tout prix, et repris si on venait à le perdre ». Tel était l'ordre donné par Hindenburg lui-même aux troupes allemandes à la veille de la formidable attaque anglaise.

C'est que la situation même du village indique toute son importance. De village, il y a longtemps qu'il n'y en a plus, mais les ruines qui couvrent le sol sont amoncelées sur la crête même de la ligne des hauteurs qui s'étendent à l'est d'Ypres et couronnent l'entonnoir de Roules. De la cime de Passchendaele on plonge dans toute la cuvette de Roulers et on domine le versant oriental de la ligne des crêtes.

L'ennemi avait amené deux divisions fraîches et le poste d'honneur de la défense avait été confié à une division prussienne, 6 heures du matin, le 26 octobre, les troupes anglaises engagèrent l'action sur toute la ligne. Le but proposé : la prise de Passchendaele.

Les troupes canadiennes engagées avaient comme objectif le village. La lutte fut des plus sévères, notamment au nord du village qui fut attaqué sur ses faces est et sud ; les hameaux de Moselmarkt et de Grondberg, qui flanquaient le village, furent le lieu de combats sanglants ; la progression anglaise s'effectua sans interruption et, vers midi, soit six heures après le déclenchement de l'attaque, tous les objectifs assignés aux troupes d'assaut avaient été atteints.

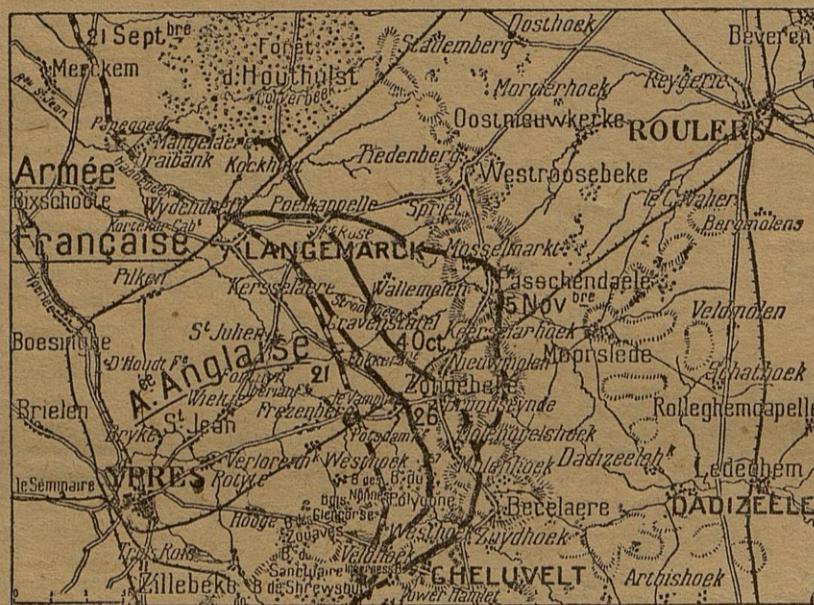
Le temps, plus clément, avait, une fois par hasard, favorisé l'attaque et le plein succès obtenu par nos alliés se chiffrait par plus de 2.300 prisonniers. La ligne de hauteurs tant disputée était enfin aux mains de l'armée britannique qui tenait les points de Spiet-Grondberg-Passchendaele.

Quand on considère les efforts successifs fournis par l'armée britannique et les attaques répétées par elle sur ce front des Flandres, on reste frappé d'admiration devant ces assauts poussés par des troupes de récente organisation, qui mènent le combat comme les plus aguerris. Sans arrêt, depuis trois mois, l'armée du général Plumer, appuyée au nord par l'armée française, a lutté pour la possession des crêtes qui couvrent Ypres au nord-est. L'avance a été lente mais régulière ; l'armée britannique est parvenue, en novembre, à couronner la ligne des hauteurs. Dans ces terrains de Flandre la lutte est particulièrement pénible surtout en cette saison, mais là, plus que partout ailleurs, la ténacité anglaise a eu raison de la résistance de l'ennemi.

Les résultats de cette série d'offensives sont, du reste, assez éloquents quant au chiffre des prisonniers capturés.

En trois mois l'armée britannique en a fait plus de 21.800. Si l'on ajoute à ce nombre celui des tués et blessés, particulièrement élevé dans ces combats sanglants qui tous ont été livrés sur un espace très restreint (12 kilomètres), on arrive à un total global de près de 100.000 hommes mis hors de la lutte durant cette période ; on peut en effet évaluer le nombre des tués et blessés au quadruple des prisonniers faits au cours des actions.

De pareilles pertes sont de formidables coups de masse appliqués à un adversaire dont les ressources en matériel humain sont actuellement limitées. Il est à souhaiter que la répercussion de ces pertes se fasse maintenant sentir sur les nouvelles opérations qu'entreprend l'ennemi sur le front italien. Les régiments allemands qui fondent sur le terrain des Flandres ne pourront pas aller à la rescoussée de leurs camarades de la 14^e armée.



LA PROGRESSION BRITANNIQUE SUR LES CRÈTES.

la 11^e, recrutée en Posmanie. A 6 heures du matin, le 26 octobre, les troupes anglaises engagèrent l'action sur toute la ligne. Le but proposé : la prise de Passchendaele.

Les troupes canadiennes engagées avaient comme objectif le village. La lutte fut des plus sévères, notamment au nord du village qui fut attaqué sur ses faces est et sud ; les hameaux de Moselmarkt et de Grondberg, qui flanquaient le village, furent le lieu de combats sanglants ; la progression anglaise s'effectua sans interruption et, vers midi, soit six heures après le déclenchement de l'attaque, tous les objectifs assignés aux troupes d'assaut avaient été atteints.

Le temps, plus clément, avait, une fois par hasard, favorisé l'attaque et le plein succès obtenu par nos alliés se chiffrait par plus de 2.300 prisonniers. La ligne de hauteurs tant disputée était enfin aux mains de l'armée britannique qui tenait les points de Spiet-Grondberg-Passchendaele.

Quand on considère les efforts successifs fournis par l'armée britannique et les attaques répétées par elle sur ce front des Flandres, on reste frappé d'admiration devant ces assauts poussés par des troupes de récente organisation, qui mènent le combat comme les plus aguerris. Sans arrêt, depuis trois mois, l'armée du général Plumer, appuyée au nord par l'armée française, a lutté pour la possession des crêtes qui couvrent Ypres au nord-est. L'avance a été lente mais régulière ; l'armée britannique est parvenue, en novembre, à couronner la ligne des hauteurs. Dans ces terrains de Flandre la lutte est particulièrement pénible surtout en cette saison, mais là, plus que partout ailleurs, la ténacité anglaise a eu raison de la résistance de l'ennemi.

Les résultats de cette série d'offensives sont, du reste, assez éloquents quant au chiffre des prisonniers capturés.

En trois mois l'armée britannique en a fait plus de 21.800. Si l'on ajoute à ce nombre celui des tués et blessés, particulièrement élevé dans ces combats sanglants qui tous ont été livrés sur un espace très restreint (12 kilomètres), on arrive à un total global de près de 100.000 hommes mis hors de la lutte durant cette période ; on peut en effet évaluer le nombre des tués et blessés au quadruple des prisonniers faits au cours des actions.

De pareilles pertes sont de formidables coups de masse appliqués à un adversaire dont les ressources en matériel humain sont actuellement limitées. Il est à souhaiter que la répercussion de ces pertes se fasse maintenant sentir sur les nouvelles opérations qu'entreprend l'ennemi sur le front italien. Les régiments allemands qui fondent sur le terrain des Flandres ne pourront pas aller à la rescoussée de leurs camarades de la 14^e armée.

(1) Voir le numéro 160 du *Pays de France*.

LES PRÉCAUTIONS CONTRE LES GAZ

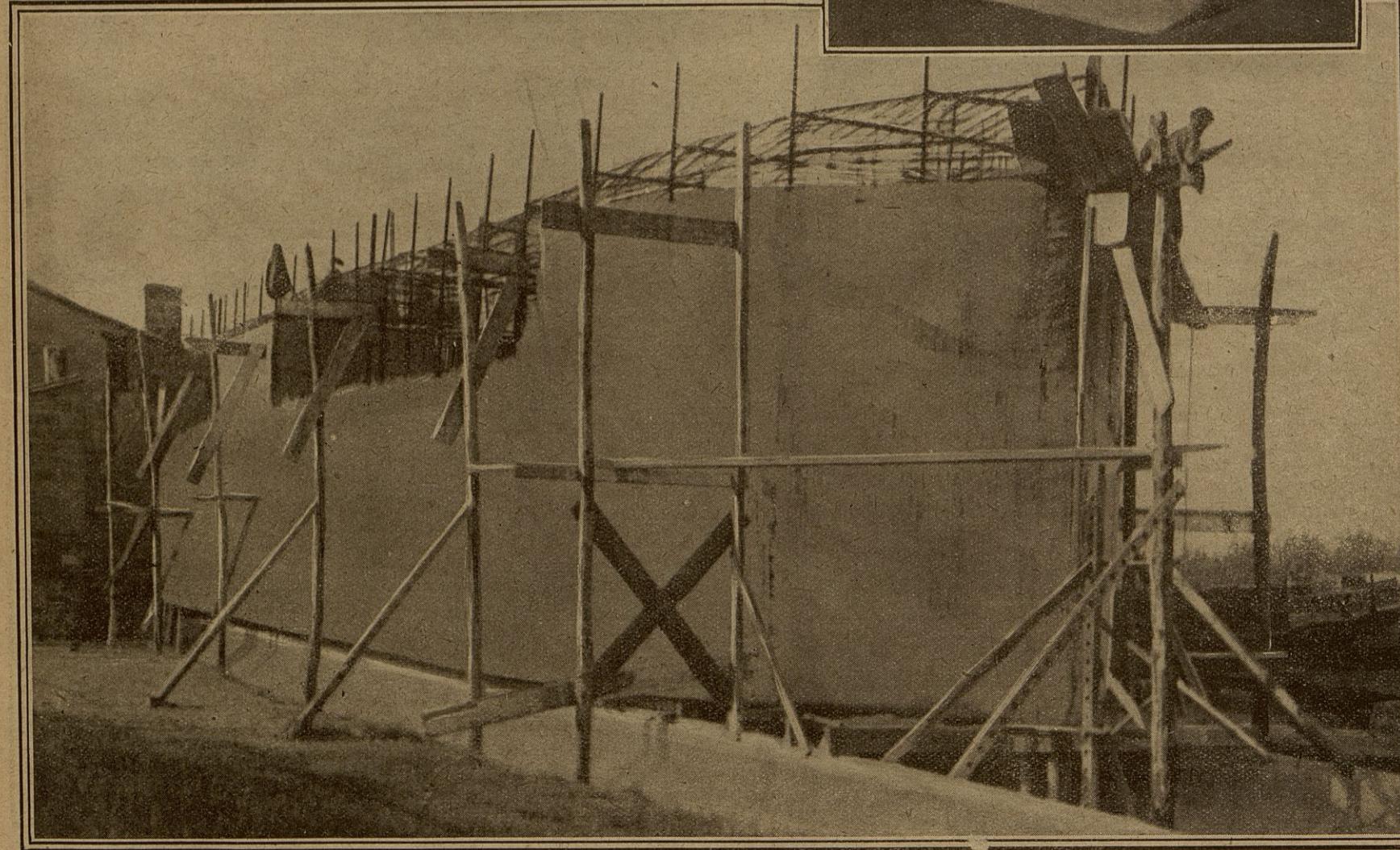
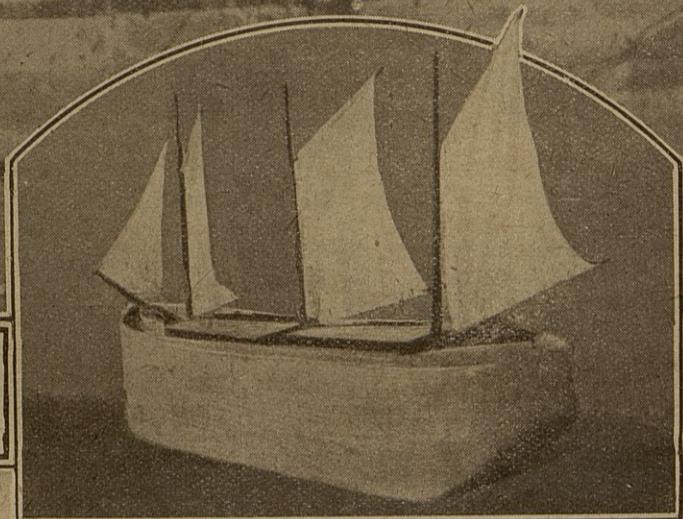


Le masque, dont tous nos soldats sont maintenant munis, les protège efficacement contre les effets de ces gaz toxiques dont les Boches, les premiers, ont fait une arme de guerre. A la condition de le porter hermétiquement appliqué, ils peuvent traverser impunément la zone empoisonnée. Au début ils n'usaient qu'à regret de cet accoutrement qui, à vrai dire, n'est pas esthétique. Mais la raison a triomphé de la coquetterie ; et ces troupiers se rendant aux tranchées sont bien aises de se sentir protégés contre l'invisible ennemi.

LES NAVIRES EN CIMENT ARMÉ

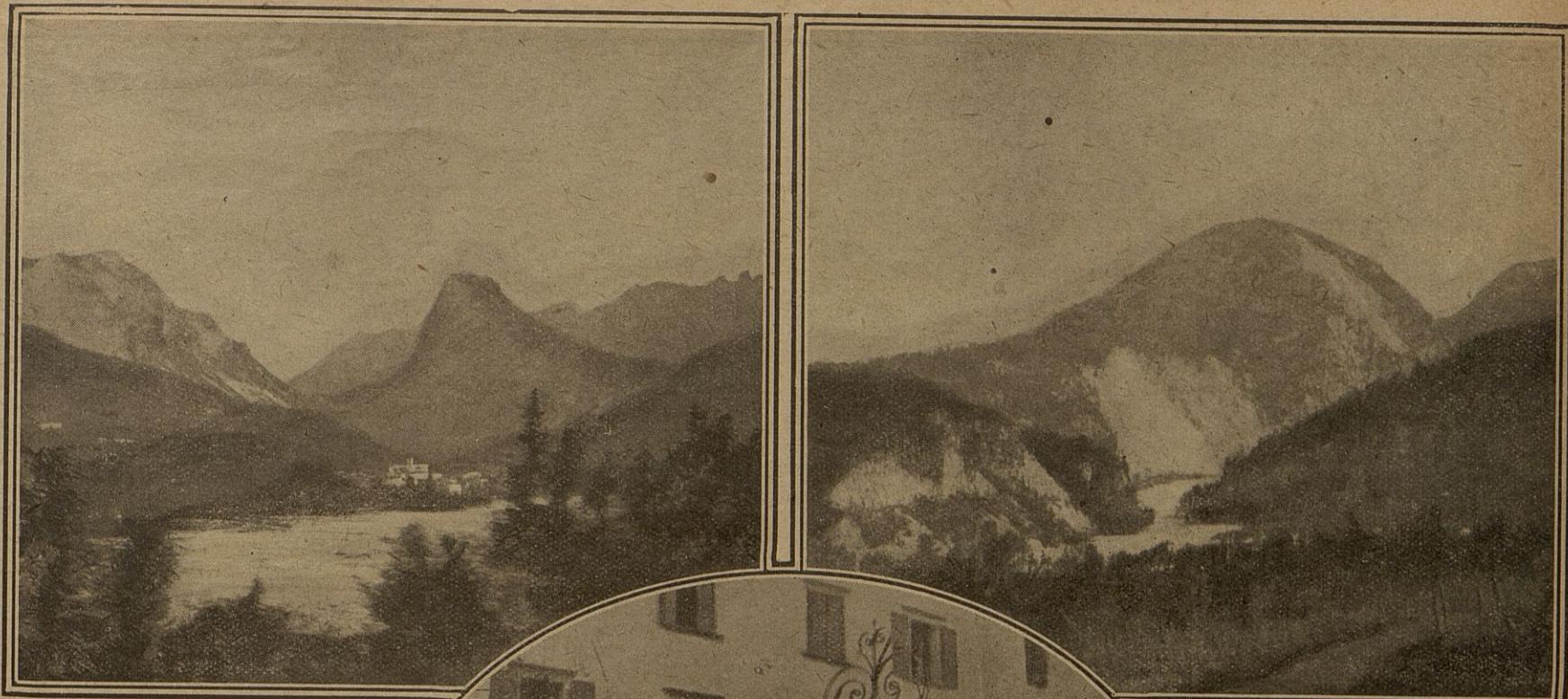


Dans le médaillon ci-contre, c'est le type du premier navire en ciment. Pour une jauge de 600 tonneaux, l'épaisseur des parois est de 5 centimètres, et de 10 pour le fond, qui est plat et porte les fausses quilles. La vitesse atteindra 6 à 7 nœuds.

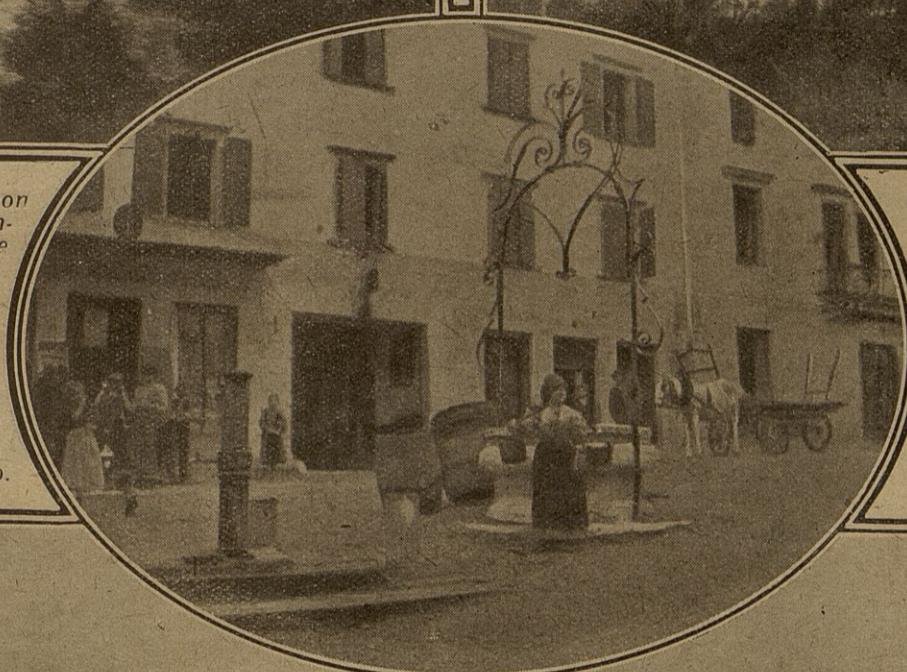


La construction des navires en bois ou en acier nécessite des matériaux et de la main-d'œuvre dont on est très à court, ainsi que d'assez longs délais. Pour augmenter le tonnage de notre flotte de charge on construit donc des cargos en ciment armé. En voici un sur chantier. L'ossature, en fer, a d'abord été constituée, puis elle a été revêtue de ciment coulé sans interruption. Le séchage demande un mois : l'ensemble de la construction n'en prend pas plus de trois. Le prix de revient est inférieur d'un tiers à celui des autres navires.

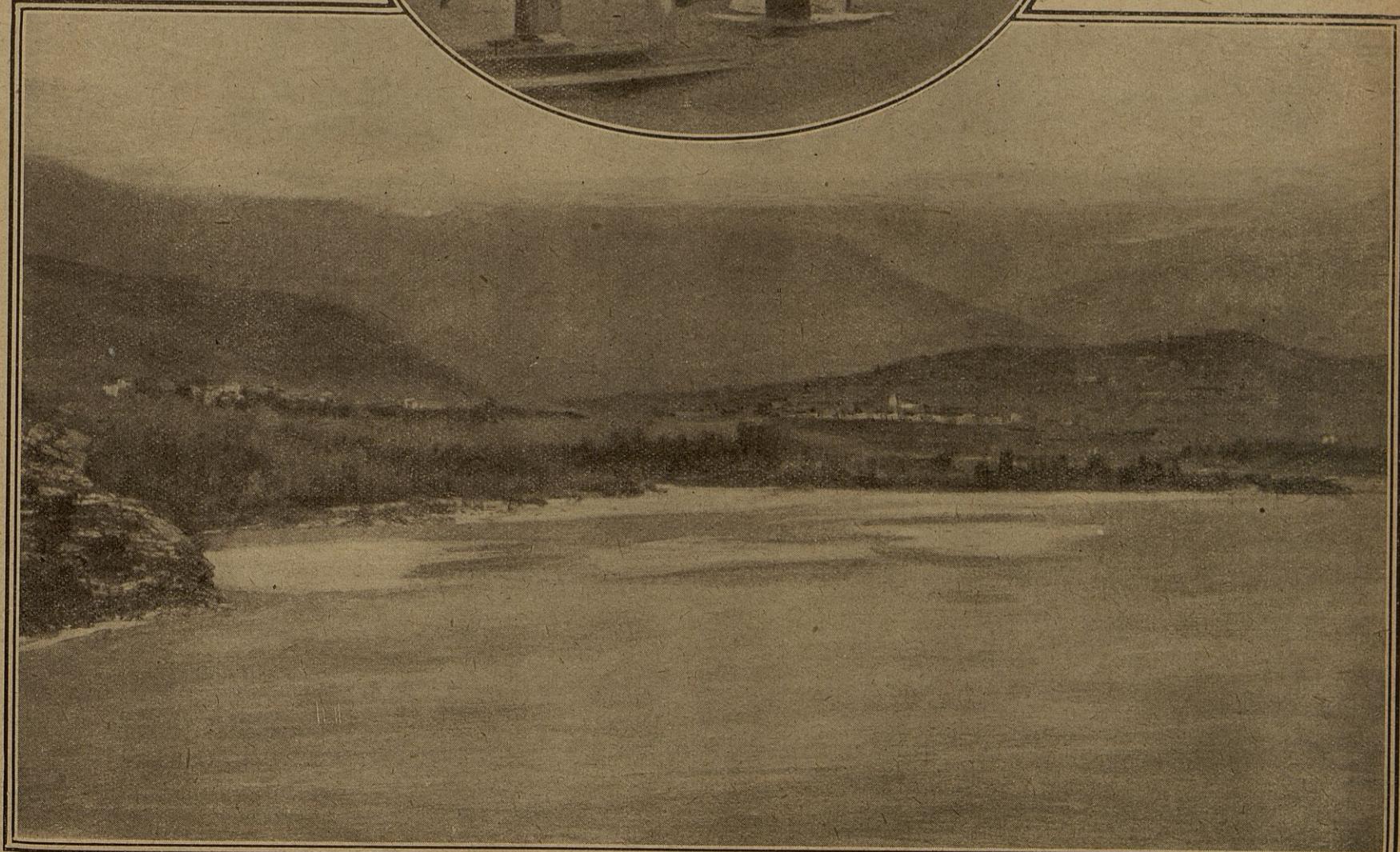
PAYSAGES DU HAUT TAGLIAMENTO



Dans la partie supérieure de son cours le Tagliamento, descendant des Alpes Carniques coule dans des vallées pittoresques profondément encaissées. L'voici en amont de Gemona c'est-à-dire au nord de l'endroit où les Austro-Allemands ont commencé à le franchir, le 5 novembre. Peu après ils l'avaient passé sur toute sa longueur. A droite, une autre vue du cours du Tagliamento.



Dans le médaillon ci-contre, c'est un coin de la petite ville de San Daniele del Friuli, qui est bâtie sur une des hauteurs du dernier massif que le Tagliamento ait à traverser pour entrer en plaine. On n'y comptait guère que 6.000 habitants qui durent l'évacuer précipitamment. Les Autrichiens doivent se rappeler que Masséna y a battu sérieusement leurs grands-pères en 1797.



Le Tagliamento barre, du nord au sud, la plaine du Frioul. C'est le premier obstacle naturel que les Austro-Allemands, venant de l'est, devaient trouver devant eux. Si les Italiens ne l'ont pas utilisé comme ligne défensive, c'est qu'il n'est important que durant ses crues qui sont subites, énormes, mais courtes. Entre ses berges ne se voient ordinairement que de minces filets d'eau sur un lit de cailloux. En voici une vue, en temps de crue, près de Pinzano, dans la région où les Austro-Allemands l'ont franchi.

VUE PANORAMIQUE DE LA RÉGION DE LA HAUTE-ITALIE QUE VISE L'OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE



Dans notre précédent numéro, nous avons donné la vue panoramique de la région à travers laquelle s'est effectuée la retraite italienne. Nous donnons aujourd'hui la perspective du territoire sur lequel se poursuivent les opérations ou que menace l'ennemi. Cette vue, prise de Ferrare, s'étend jusqu'au puissant rempart des Alpes, que les Italiens ont dû évacuer. Au premier plan se succèdent les riches plaines de Mantoue, de la Vénétie, du Frioul, où presque chaque nom évoque le souvenir d'une victoire française, et où nos soldats unis aux Italiens, trouveront encore à s'illustrer.

10 SUR LES LISIÈRES DE LA FORêt D'HOUTHULST



Voici un coin du champ de bataille de Flandre. La vue est prise à l'est de Veldhoek, à gauche de la ligne du chemin de fer d'Ypres à Thourout. Au fond, on voit la forêt d'Houthulst dont nous tenons les lisières au sud et à l'ouest. Ce poteau, au premier plan, a été planté par les Boches : il marquait le carrefour Faidherbe et la direction de Veldhoek.



On peut juger, par ces aspects du champ de bataille de Flandre, des difficultés matérielles que nos troupes et celles de nos alliés ont à surmonter au cours de leurs offensives, qui sont pourtant toujours victorieuses. Les ravitaillements sont particulièrement pénibles : les convois s'embourbent à chaque instant dans ce terrain bouleversé et sans consistance. Ici, un mulet est tombé avec sa charge dans un trou d'obus : il faut le faire tirer de là par un cheval, ce à quoi s'emploient les convoyeurs, des Français et des Anglais.



X
PRÈS DU CŒUR

Depuis quelques jours déjà, à chaque arrivée du courrier, se trouvait une lettre à l'adresse de Robert Girard. Suzanne était toujours avec sa grand'mère pour la réception de la correspondance et des journaux. Les premières fois, en remettant à Alfred, pour qu'il la portât aussitôt à son destinataire, cette missive dont l'adresse était d'une élégante écriture féminine, Suzanne avait rougi. Mais voilà que le cinquième jour, en constatant la régularité de cette correspondance mystérieuse, M^{me} Desgranges ne peut s'empêcher de sourire finement.

Alfred venait de partir. La grand'mère et sa petite-fille étaient seules. Et, tout à coup, Suzanne, ne pouvant plus maîtriser son émotion, se jette dans les bras de M^{me} Desgranges en éclatant en sanglots.

— Comment ! dit doucement M^{me} Desgranges en caressant les cheveux de sa petite-fille, c'est si grave que cela !

— Je sais que c'est très mal d'avoir eu un secret pour toi, avoue Suzanne. Mais je ne me rendais pas compte que mon affection pour M. Robert Girard était déjà si profonde... Tu comprends, grand'mère, ça s'est amassé peu à peu, à mesure que je le voyais heureux de mes soins, de mes attentions, et que je découvais une à une ses qualités... ses très nombreuses qualités...

— Mais il est aveugle ! ma pauvre chérie, interrompt M^{me} Desgranges, et aveugle pour la vie. Comprends-tu bien tout ce que cette situation a d'épouvantable...

— C'est justement son malheur qui me l'a rendu si cher, explique vivement Suzanne Barville. Songe donc, grand'mère, ce pauvre garçon qui a tant souffert pour sa patrie, c'est-à-dire pour moi, pour moi, pour nous tous, avait bien droit à un peu d'affection. Et puis, j'étais si bien persuadée que moi seule pourrais lui faire oublier ses misères, lui redonner le goût à la vie, à une vie heureuse qu'il a vraiment bien méritée.

— Et j'allais te confier mes espérances et mes projets, quand ces terribles lettres sont arrivées. Alors, à la pensée qu'il existe une autre créature, aussi dévouée que moi probablement, mais qu'il avait remarquée avant moi, et qui le soignera, le guidera, le consolera, je souffre, grand'mère. Non, vraiment, c'est trop injuste, et je suis bien malheureuse !...

— Voilà notre amie qui vient, interrompt M^{me} Desgranges en embrassant sa petite-fille. Va vite sécher ces beaux yeux-là. Nous causerons tout à l'heure.

M^{me} Lancelin entrait en effet dans le salon.

En voyant Suzanne se sauver les yeux tout rouges et avec de petits sanglots, elle s'assied vivement près de sa vieille amie et la questionne avec intérêt :

M^{me} Desgranges met un doigt sur sa bouche, attend que sa petite-fille soit montée à sa chambre, puis dit en hochant la tête :

— Tu tombes bien. Sais-tu ce que Suzanne vient de m'avouer ? Tout simplement qu'elle aime ton neveu, et qu'elle veut l'épouser !

— Je le savais, répond M^{me} Lancelin en prenant l'air supérieur de quelqu'un pour qui il n'y a pas de secrets.

— Et tu es sans doute aussi au courant de la mystérieuse correspondance reçue quotidiennement par ton cher neveu ?

— Cela, non, répond M^{me} Lancelin tout interloquée. Je ne m'occupe pas du courrier de Robert ; c'est Alfred qui le lui remet directement.

— Eh ! bien, sache donc, ma chère amie, que depuis cinq jours M. Robert Girard reçoit, chaque matin, une lettre dont l'enveloppe trahit assez l'écriture féminine.

— C'est la vue de ces lettres que je n'ai pu cacher à Suzanne, qui l'ont, à ce point, bouleversée ce matin... »

M^{me} Lancelin n'écoute déjà plus son amie. Elle s'est levée, très émue, et elle s'écrie :

Voir les numéros 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160 et 161 du Pays de France.

— Robert avait une intrigue, et je n'en savais rien !... Depuis quand, et avec qui ?... Ça, c'est trop fort !... Mais enfin, ces lettres qu'il reçoit chaque jour, il faut bien que quelqu'un les lui lise...

— Naturellement, réplique M^{me} Desgranges avec une pointe d'ironie. Et puisque ce n'est pas toi, ce ne peut être qu'Alfred.

M^{me} Desgranges reste songeuse pendant que M^{me} Lancelin s'écrie en s'approchant de la fenêtre :

— Voici Alfred ! Il tombe bien.

Alfred accourrait justement, tout joyeux, pour annoncer qu'Anna Millerson, qu'il appelait maintenant « l'espionne », était entre les mains des gendarmes.

— C'est très bien, dit M^{me} Desgranges, mais il ne s'agit pas de cela pour l'instant.

Et, regardant son vieux domestique bien dans les yeux, elle réprend :

— Alfred, j'ai un renseignement à vous demander. Depuis quelques jours, vous portez chaque matin une lettre au lieutenant Robert Girard ?

— Madame le sait aussi bien que moi, répond Alfred en prenant son air le plus naïf.

— Ce n'est pas tout, continue M^{me} Desgranges : cette lettre que vous donnez au lieutenant Girard, il faut bien que quelqu'un la lui lise...

— Et comme ce n'est pas moi, interrompt vive-



ment M^{me} Lancelin, ce ne peut être que vous.

Le vieux serviteur s'est redressé et l'on devine à son visage fermé, qu'il est bien décidé à ne rien avouer.

Il répond avec un geste évasif :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Alors M^{me} Desgranges continue de sa voix la plus douce et la plus persuasive :

— Croyez bien, Alfred, que ce n'est pas une ridicule curiosité qui nous pousse à vous interroger. Vous m'êtes dévoué, n'est-ce pas ? Et vous l'êtes encore plus à cette brave petite Suzanne que vous avez vu naître et grandir. Eh ! bien, il s'agit actuellement de soin bonheur...

— Mais c'est justement son bonheur que l'on est en train d'assurer ! interrompt le vieux serviteur très troublé.

Et, comme M^{me} Desgranges lui prend la main et l'interroge du regard, il avoue, de plus en plus ému :

— Eh ! bien, oui ! c'est pour empêcher M^{me} Suzanne d'être malheureuse qu'en a inventé le truc des lettres... Le lieutenant avait appris que la pauvre petite rêvait de se sacrifier en l'épousant... Une idée de jeune fille innocente, quoi !... Alors, pour la détourner de cette généreuse folie, il a simulé une petite intrigue... Ça mettait les torts de son côté et ça évitait les explications.

Le vieux serviteur, décidé à tout dire, continue :

— C'est moi qui ai fait écrire les adresses par ma nièce, de Beaulieu, où elle mettait à la poste les lettres... Et il n'y avait rien d'écrit dedans... Voici, du reste, les deux dernières... On ne les a même pas ouvertes.

Et Alfred, tirant deux enveloppes de sa poche, les met sur la table.

Les deux vieilles amies s'emparent chacune d'une des missives et en déchirent fébrilement l'enveloppe. Elles renfermaient du papier blanc.

— Oh ! le brave enfant ! constate M^{me} Desgranges avec des larmes dans la voix.

— Ce cher Robert ! C'est un héros ! s'écrie M^{me} Lancelin. Je cours l'embrasser !

Resté seul avec M^{me} Desgranges, le vieux serviteur déclare en hochant la tête :

— C'est mal ce que j'ai fait là. J'avais promis le secret au lieutenant !

— Tu n'as fait que ton devoir en parlant, mon brave Alfred, et jamais tu n'as été aussi bien inspiré ! crie une voix joyeuse.

Et Suzanne Barville entre en coup de vent dans le

salon. Ses yeux ne pleurent plus. Ils brillent de bonheur et de malicieuse gaîté.

Elle court embrasser sa grand'mère et lui dit à l'oreille :

— Je te jure, grand'mère, que je n'ai pas écouté à la porte... mais j'ai tout entendu !

La jeune fille donne en ce moment une telle impression de joie parfaite et d'exubérante santé, que le docteur Castagniers, qui entrat derrière elle, ne peut s'empêcher de s'écrier :

— A la bonne heure, voilà ce que j'appelle une guérison ! Ma parole, notre petite malade est encore plus vive, plus fraîche et plus jolie qu'avant !

Puis il ajoute en hochant la tête :

— Malheureusement, je n'en dirai pas autant de notre cher voisin. Je viens de le voir. Il est repris par ses idées noires et son découragement. La sculpture a déjà fait son temps !

— Puisque la Faculté est toujours impuissante, il va encore falloir recourir à la bonne fée, dit gaîment Suzanne Barville. Mais je crois que, cette fois, j'ai trouvé le talisman qui chasse toutes les tristesses et guérit tous les maux. N'est-ce pas grand'mère ? Si j'allais exercer mon pouvoir magique ?

— Quand il s'agit de faire un heureux, on ne doit jamais attendre, déclare M^{me} Desgranges en se levant et en souriant finement. Venez avec nous, docteur. Vous allez assister à un miracle.

Et le docteur Castagniers, de plus en plus intrigué, reprend sa canne à poignée d'ivoire, et ouvre la marche vers le pavillon.

M^{me} Lancelin était déjà près de son neveu qu'elle avait trouvé à l'atelier, la tête dans ses mains, et si absorbé par ses tristes pensées, qu'il ne l'avait pas entendue.

— Ça ne va pas, Robert ? demande M^{me} Lancelin en s'approchant de l'aveugle.

— Oh ! ce n'est rien, proteste le jeune homme en se redressant. C'étaient quelques papillons noirs qui passaient. Ils sont déjà loin. Mais que fait donc Alfred qu'il n'est pas encore revenu ?

— Alfred, répond M^{me} Lancelin, incapable de garder plus longtemps son secret, on l'a envoyé à Beaulieu avertir sa nièce que ce n'est plus la peine d'envoyer des lettres à ton adresse...

— Comment, tu sais ! s'écrie Robert Girard en se levant, tout pâle.

— Oui, je sais tout, s'écrie M^{me} Lancelin d'une voix joyeuse. Je sais aussi que tu es le plus noble et le plus généreux des hommes...

— Tais-toi... L'on vient l'interrompt l'aveugle avec un geste énergique.

— Et l'on vient vous gronder, dit M^{me} Desgranges de sa voix la plus douce.

— Et vous récompenser ! ajoute Suzanne Barville en mettant sa main mignonne dans celle de l'aveugle.

Robert Girard, comprenant à la voix et au geste de la jeune fille qu'elle vient se donner à lui, et pour toujours, lui ouvre ses bras tout rayonnant de joie.

Et le docteur Castagniers conclut gaîment :

— Ces petites fées-là ont tous les pouvoirs, même celui de faire mentir les proverbes.

Et il murmure à l'oreille des deux jeunes gens :

« Loin des yeux... près du cœur ! »

FIN.

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Henri Pellier, septembre 1917.

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication du grand roman cinéma inédit :

SUZY L'AMÉRICAINE

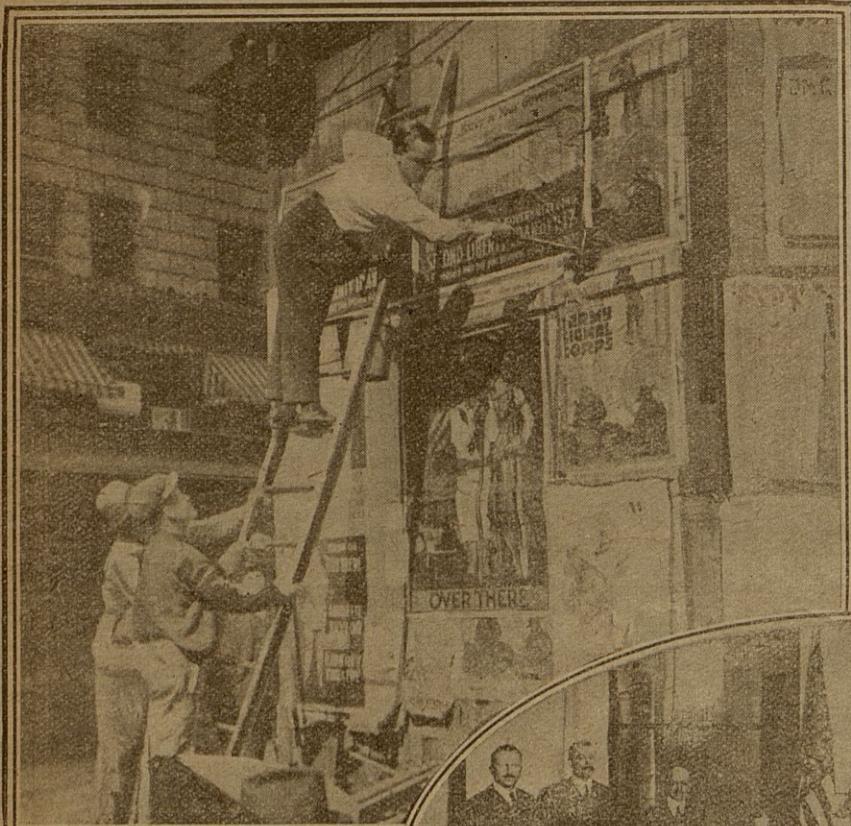
PAR GEORGES LE FAURE

dont nous avons déjà entretenu les lecteurs du PAYS DE FRANCE et qui donnera lieu à un concours amusant et facile.

Nous n'avons pas à faire ici l'éloge de l'auteur de Chuchunio et de Fellow. Dans son nouveau roman, Suzy l'Américaine, Georges Le Faure met en scène l'armée américaine dont une partie des effectifs se trouve maintenant sur notre front. Ce sera une occasion pour nos lecteurs, grâce aux photographies prises lors de la récente expédition américaine en territoire mexicain, de se familiariser avec les soldats de nos nouveaux et puissants alliés.



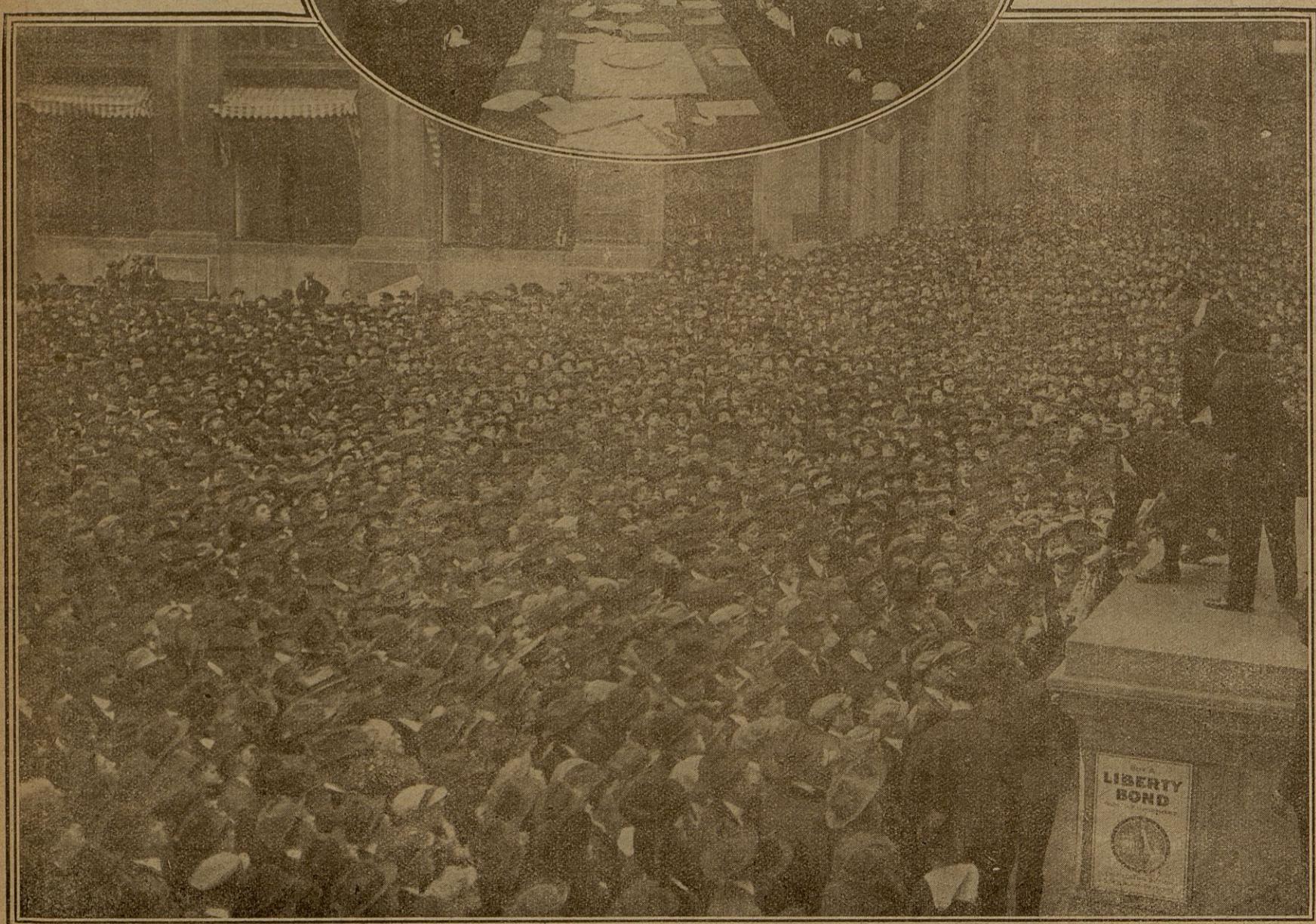
L'EMPRUNT DE LA LIBERTÉ A NEW-YORK



M. Arbuckle collant lui-même une affiche de l'emprunt dont il est l'un des plus ardents protagonistes.

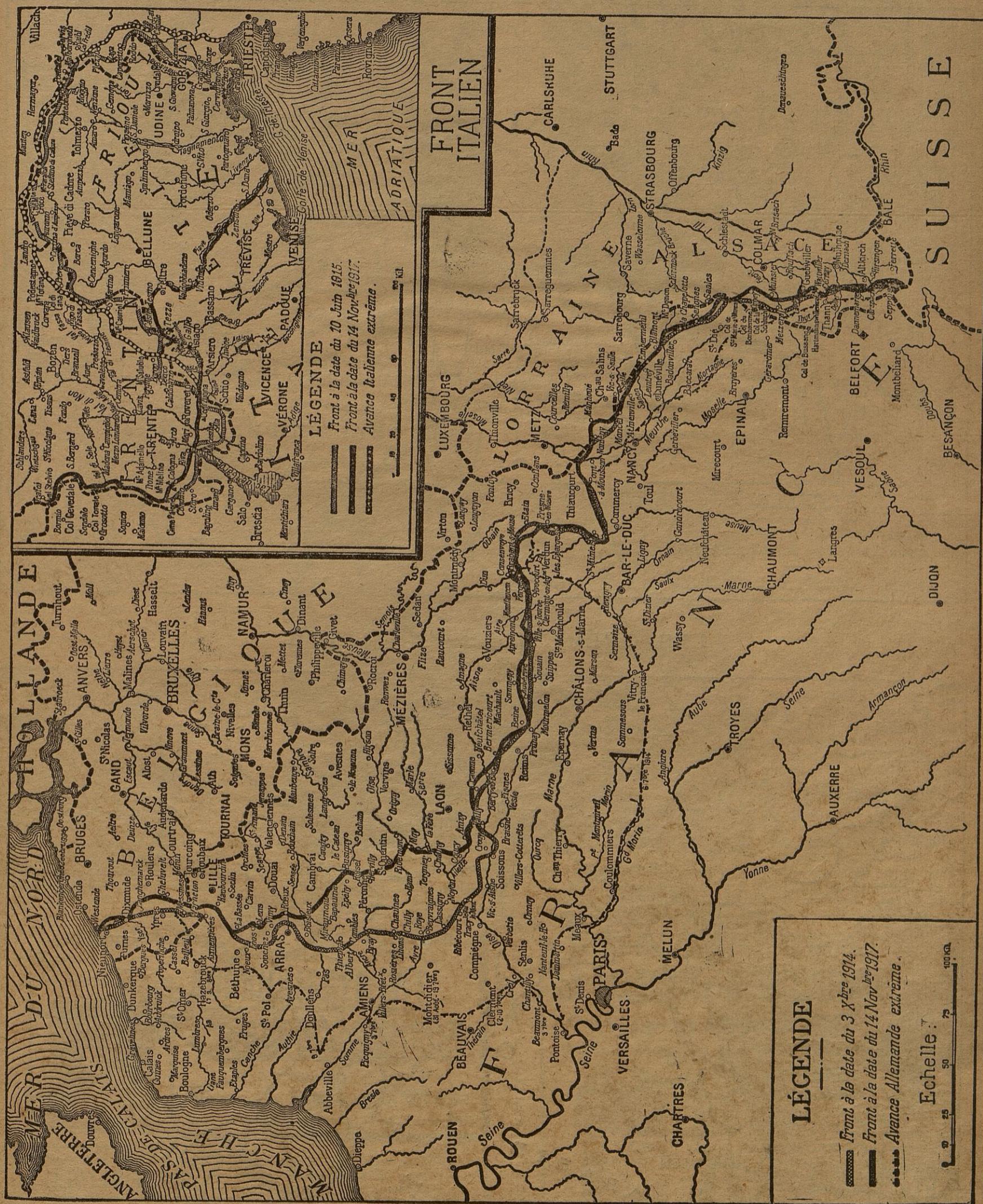


M. Emerson tenant encore la brosse qui lui a servi à coller une affiche sur le socle de la statue de Washington.



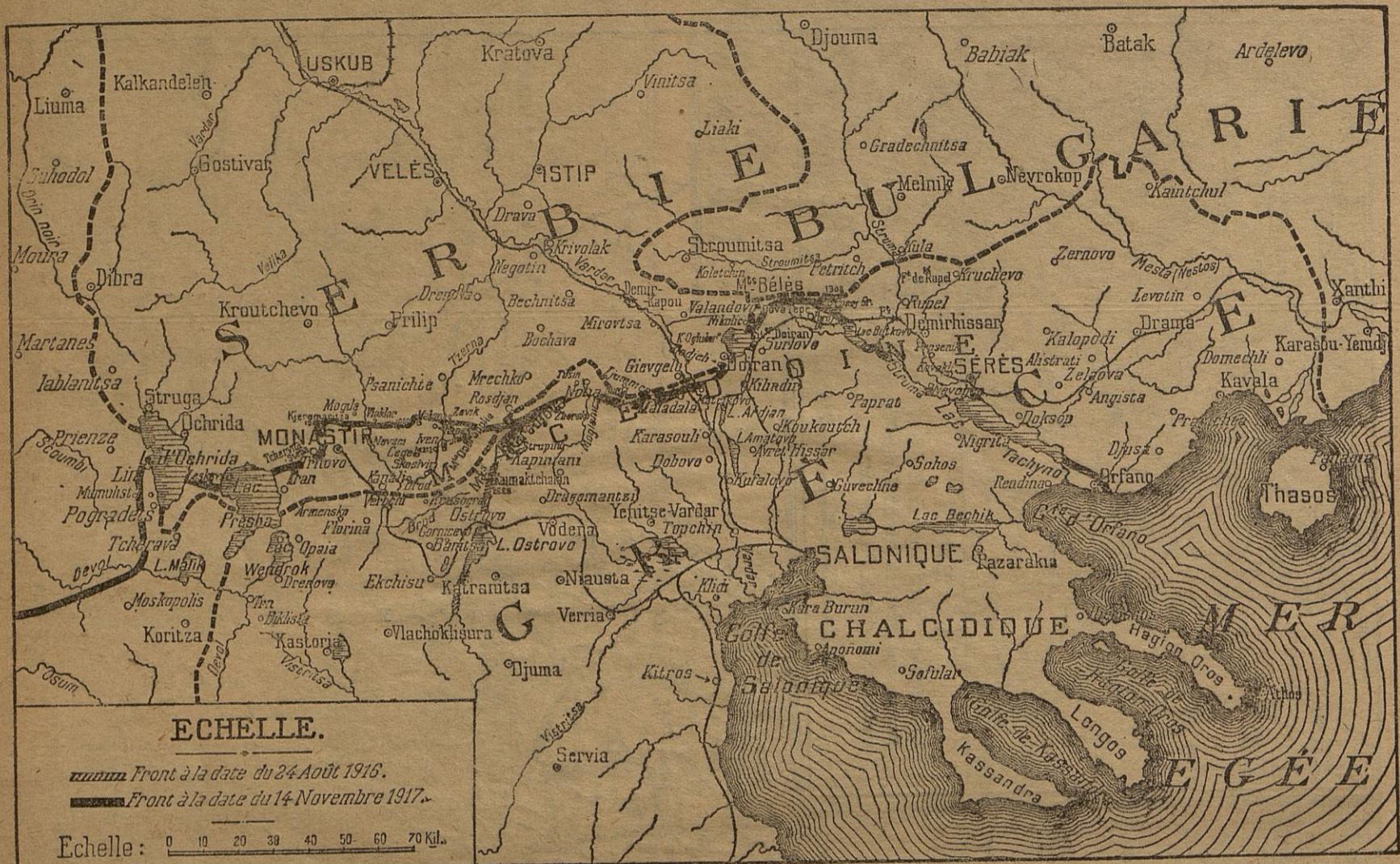
La ville de New-York a souscrit à elle seule pour plus d'un demi-milliard à l'emprunt de la Liberté. Les personnalités les plus en vue poussaient par leur propagande les citoyens à souscrire. Ici, c'est l'acteur Harry Lauder vendant des bons de l'emprunt au public devant le palais du Trésor. Dans le médaillon, c'est la réunion, au sujet de l'emprunt, des directeurs des principales banques américaines. Jamais encore on n'avait vu un aussi petit groupe d'hommes représenter autant de milliards.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

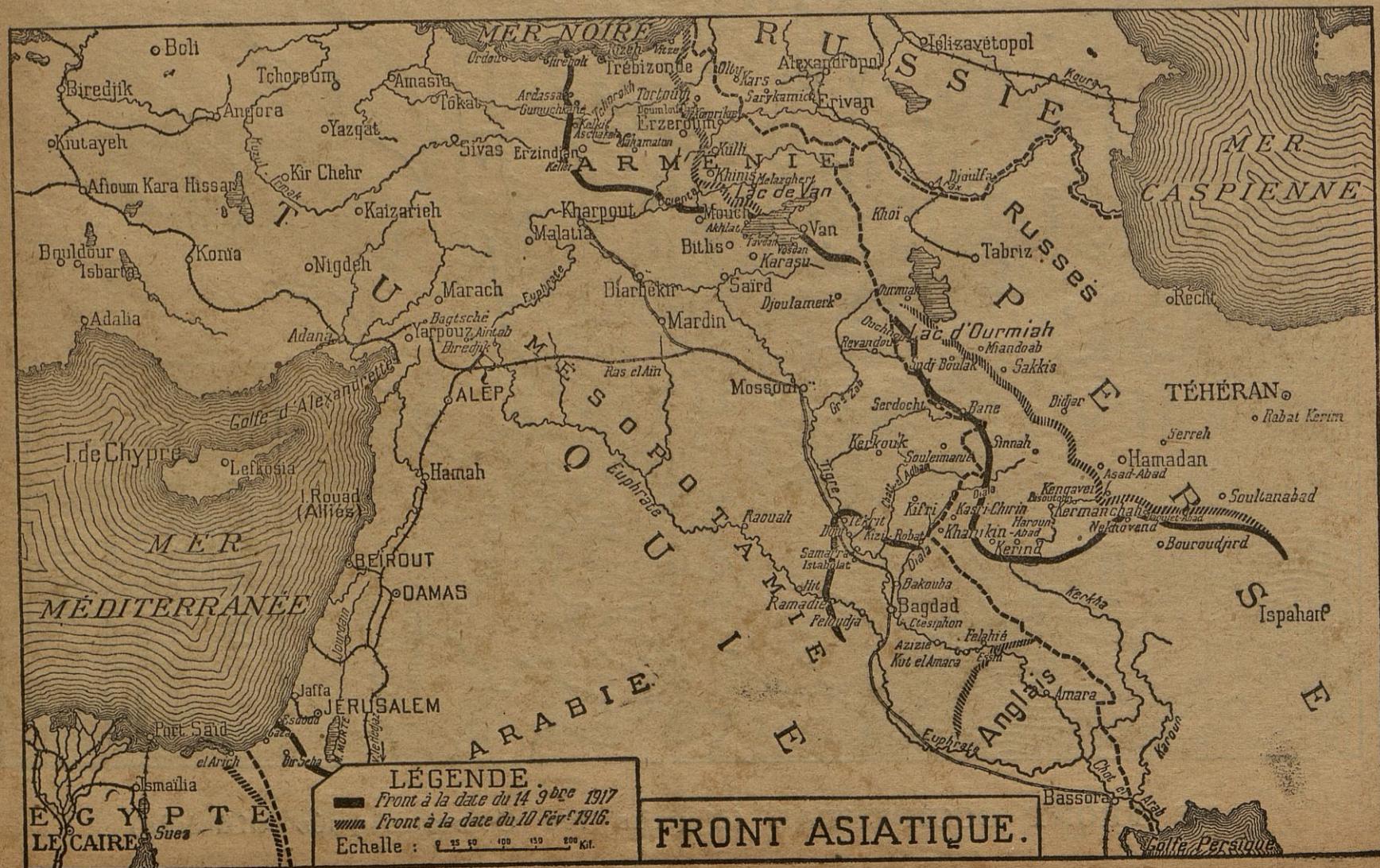


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

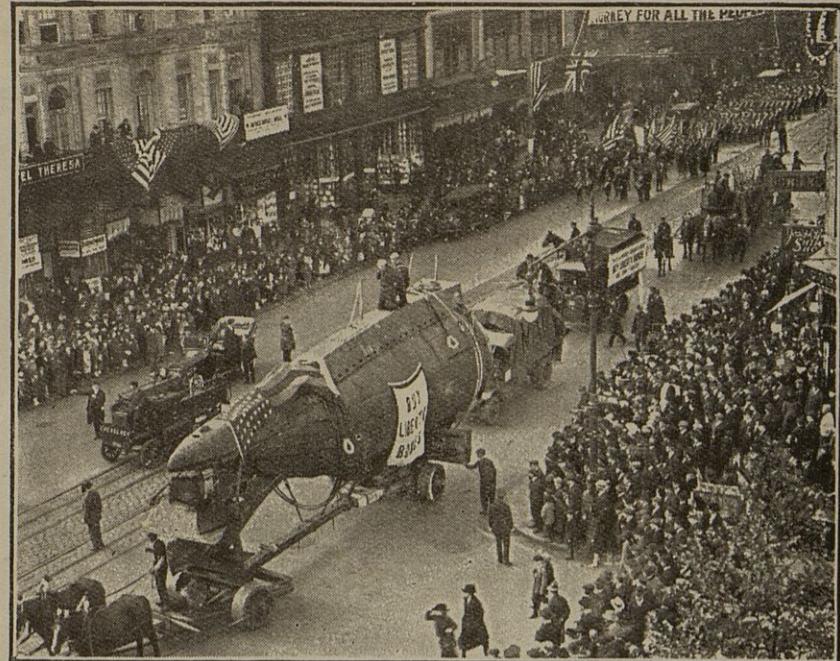


LES OPÉRATIONS EN ORIENT





M. Venizelos, chef du gouvernement hellénique, fut longuement acclamé par la foule lors de sa récente visite à Paris.



Le sous-marin allemand, dont nous avons donné la photographie dans notre dernier numéro, promené dans les rues de New-York.

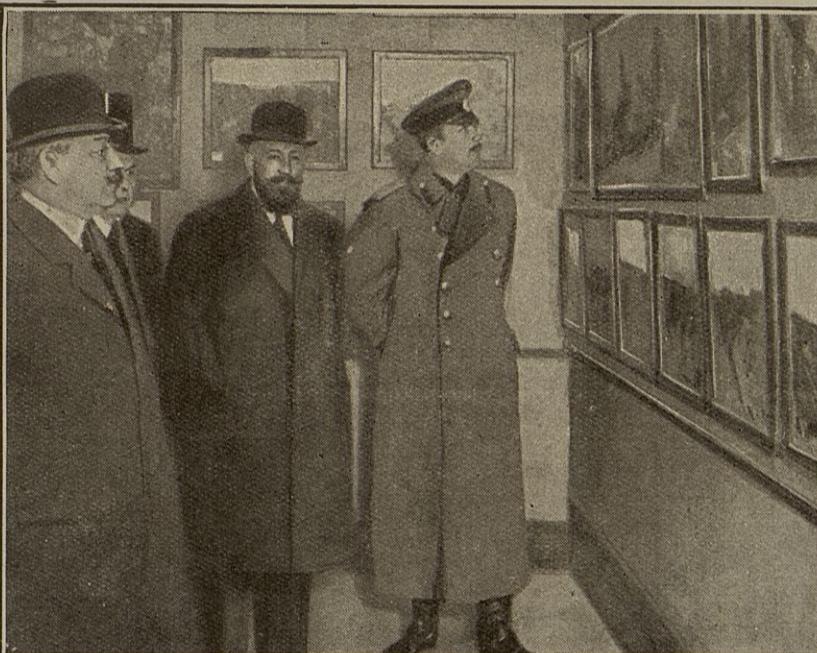
SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMANIE. — On annonçait, le 10 novembre, que les Allemands avaient opéré un débarquement dans les îles d'Åland et s'étaient emparés de tout ce groupe : ces îles, situées au nord-ouest du golfe de Finlande, sont disposées à l'entrée du golfe de Bothnie qu'elles commandent entièrement. Il s'en suit que leur possession permettrait aux Allemands de débarquer en Finlande. Leur débarquement à Åbo et Helsingfors était même annoncé officieusement. Ces faits ont été plus tard démentis, mais on n'est pas plus sûr des déments qu'on ne pouvait l'être des nouvelles. Le plus grand désordre règne en Russie où un coup d'état maximaliste a permis à l'agitateur proboche Lénine de s'emparer du pouvoir. Le président Kerensky, ayant rassemblé les éléments patriotes de l'armée s'efforce de reprendre les rênes du gouvernement. À la date du 14 les nouvelles sont toujours confuses et la seule que l'on puisse donner avec certitude c'est que la situation, à Petrograd surtout, est des plus critiques. Il y aurait eu dans les rues des batailles entre maximalistes et révolutionnaires, et dans d'autres parties de la Russie de graves désordres se seraient produits. Enfin, en dernier lieu, on annonçait que Kerensky avait réussi à enrayer l'action maximaliste et que Lénine aurait été arrêté.

En Roumanie, certains éléments russes continuent à remplir leur devoir. Attaqués le 10, à 5 kilomètres au nord de l'embouchure du Bamarul, ils ont bravement résisté, puis contre-attaqué et finalement battu les Austro-Boches auxquels ils ont pris du matériel. Sur le reste du front russe roumain, il y a eu quelques actions d'infanterie.

PALESTINE ET MÉSOPOTAMIE. — L'armée du général Allenby s'est emparée de Gaza où elle a fait un nombre considérable de prisonniers et capturé un matériel important. La flotte française a activement coopéré aux opérations de bombardement des communications ennemis près de la côte. Les troupes de l'Entente n'ont pas stationné à Gaza : elles ont poursuivi les Turcs qui battaient en retraite et qu'elles avaient, à la date du 14, reconduits jusqu'à 8 milles au sud de Jaffa ; nos troupes ne s'étaient arrêtées que sur une ligne allant d'Eltineh à la mer, par Katrah et Yebna. Au cours de cette retraite précipitée les Turcs ont continué à perdre des hommes faits prisonniers, sans parler de ceux qu'on leur a tués, et du matériel. Depuis la reprise des opérations leurs pertes ont été énormes. Le 10, le général Allenby les évaluait à 10.000 morts, sans parler des prisonniers ; depuis, il y a eu les opérations contre la retraite turque, jusqu'à Jaffa, qui ont dû être aussi bien coûteuses pour la Turquie. L'avance de nos troupes englobe entre autres lieux la ville d'Acalon ; en continuant le long du littoral, elle aura bientôt coupé Jérusalem de ses communications. Dès à présent on peut envisager comme prochaine la chute de cette ville.

A la suite d'une véritable bataille de toute une journée, les Anglo-Indiens s'emparent, au début de novembre, de Tekrit, sur le Tigre, à 150 ou 160 kilomètres à vol d'oiseau au nord de Bagdad. Il leur fallut enlever tranchée par tranchée les défenses de la ville. Les Turcs laissèrent un grand nombre de morts sur le terrain ; 319 prisonniers et un matériel considérable leur étaient enlevés. Les Anglo-Indiens pourchassèrent les Ottomans jusqu'à 50 milles au nord de Tekrit, et après avoir procédé au tri du butin, dont tout ce qui était sans valeur fut abandonné, les troupes se replierent sur les lignes d'où elles étaient parties pour le raid sur Tekrit.



M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts, inaugurant l'exposition des sections photographiques des armées alliées au Jeu de Paume.

PRIME A NOS LECTEURS

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

VALEUR 25 FR.

POUR 4 FR. 95

(Voir conditions dans l'annonce ci-contre)



LE PAYS DE FRANCE

Chaque semaine un prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 161 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Le « Gotha » abattu à Sangatte ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Vous ferez votre cuisine presque sans frais et ferez des économies en employant

LA MARMITE NORVEGIENNE

“ POT-AU-FEU ”

Construite spécialement pour ses lecteurs par

Le Pays de France

Cette marmite existe en deux modèles :

1^{er} MODÈLE RIGIDE, carton fort, soigneusement construit et très pratique, utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc. Prise en nos Turcs 15 fr. pièce

Envoyé par colis-postal, Paris 15 fr. 60, départements 16 fr. 50

2nd MODÈLE PLIABLE et LAVABLE, tissu indigène, système “ Ma Norvégienne ” H. Chevallier. Très pratique pour les déplacements et très hygiénique, pouvant être lavé à volonté. Prise en nos bureaux 16 fr. pièce

Envoyé par poste, 19 fr. 50

Contenance maximum 10 à 12 litres

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, Bd Poissonnière, Paris



La Guerre en Caricatures



— Charmant, le capitaine Huntel !... quelle intelligence ! quelles capacités ! Si nous en avions beaucoup comme lui, l'Allemagne...
— Tout ça, parce qu'il a dit qu'il te trouvait amincie depuis l'année dernière !...



— Mon cheri, je viens de me commander une quinzaine de robes et autant de chapeaux... Avec ces projets d'impôts sur les vêtements, n'est-ce pas ?...